



AMOUR DIVIN

A LA RÉVÉRENDE SŒUR FERLAND

"Allez à Lui, vous qui souffrez, car il guérit."
VICTOR HUGO.

O vous tous qui ployez sous le fardeau des peines,
N'allez pas au tombeau, le cœur au désespoir,
Car le Christ tend les bras aux misères humaines
Et veut pour vous guérir que vous alliez le voir.

S'il est bon, pourquoi donc rejeter l'espérance ?
S'il console, pourquoi dissimuler vos pleurs ?
S'il guérit, pourquoi donc lui cacher la souffrance ?
S'il peut tout, pourquoi donc ne croire qu'aux malheurs ?

Allez tous, malheureux, au Bienfaiteur suprême ;
A lui, ceux qui n'ont rien, car il donne le Ciel ;
A lui, les cœurs bîsés, car ce sont eux qu'il aime ;
A lui, vous qui mourez, car il est éternel !

Albert Ferland

NOUVELLE INÉDITE

LES HÉROS IGNORÉS



N parcourant le compte-rendu et la reproduction des principales œuvres d'art qui ont été remarquées au Salon des Champs-Élysées, de 1892, à Paris, je fus vivement impressionné par le magnifique tableau de Boutigny, "Les héros ignorés." Cette peinture représente une escouade d'Allemands fusillant trois Alsaciens. Déjà un de

ces héros est par terre ; les Allemands tirent sur le second, pendant que le troisième regarde cette scène horrible et attend son tour avec souffrance.

Ce tableau me rappelle une histoire épouvantable qui me fut racontée, il y a deux ans, par un Français, presque nonagénaire.

C'était pendant la guerre franco-allemande. Napoléon III avait été vaincu à Forbach et à Reischoffen. Les Allemands envahissaient l'Alsace et la Lorraine, incendiant et ravageant tout sur leur passage. Un jour, une troupe de Prussiens, sous la conduite d'un capitaine à l'air rébarbatif, s'arrêta dans un village. A leur approche, toute la population s'était enfuie. Une seule maison semblait être habitée.

Pourquoi les habitants de cette maison n'étaient-ils pas partis avec les autres ? Il n'y avait qu'à jeter les yeux dans une des chambres pour en connaître la cause. Une jeune femme venait de donner le jour à un pauvre petit enfant, et l'homme, un robuste Alsacien, au visage franc et énergique, n'avait pas voulu, malgré les supplications de sa femme, se sauver avec l'enfant et la laisser seule.

— Si nous devons mourir, dit-il, mourons ensemble ; moi vivant, rien ne vous arrivera, et je vendrai chèrement ma vie.

En disant cela, il prit un fusil suspendu au-dessus du lit et se mit près de la porte pour en défendre l'entrée.

Mais les Prussiens ne restèrent pas inactifs. Le capitaine avait sommé les habitants de la maison d'ouvrir la porte, au nom de l'empereur d'Allemagne. Ne recevant aucune réponse, il donna l'ordre de défoncer la porte.

Le premier soldat qui entra dans la maison tomba roide mort. Une balle, tirée par l'Alsacien, lui avait traversé le cœur. Un deuxième, puis un troisième, allèrent bientôt le rejoindre sur le carreau. Mais que pouvait faire un seul homme contre un bataillon entier ? Il fut bientôt réduit à l'impuissance, étroitement garrotté et attaché à un poteau en face de sa maison.

Après cela, le capitaine ordonna à un de ses lieutenants de faire mettre le feu à la maison.

— Mais, capitaine, fit celui-ci, il y a dans la maison une femme et un tout petit enfant.

— Faites ce que je vous dis, hurla le capitaine, laissez brûler la femme et l'enfant ; ils paieront pour les hommes que nous avons perdus.

En un instant, la maison fut toute en flammes. Le malheureux époux et père regardait cette scène avec des yeux hagards et épouvantés, il se tordait les bras et faisait de vains efforts pour se dégager.

Tout à coup, on vit apparaître à la fenêtre la jeune femme, tenant son enfant dans ses bras. Ses cris et ses supplications auraient attendri le cœur d'un lion, mais ils ne firent pas la moindre impression sur le cœur du capitaine, plus féroce qu'une bête sauvage.

L'Alsacien, en voyant ce qu'il avait de plus cher au monde, fit un effort surhumain et brisa les liens qui le retenaient au poteau.

Le capitaine, ce monstre à face humaine, en voyant cela, ordonna à ses soldats de faire feu. Plusieurs détonations retentirent, et l'homme, la femme et l'enfant disparurent dans le brasier...

LUCIEN DE RIVEROLLES.

LÉGENDE

LES TROIS FRÈRES

Il y avait une fois trois frères qui ne possédaient qu'un poirier. Ils le gardaient avec un soin extrême ; tour à tour, tandis que deux d'entre eux allaient à leur besogne, l'autre restait en sentinelle près de l'arbre précieux.

Un ange descendit du ciel pour voir comment vivaient ces trois pauvres déshérités, et les secourir dans leur misère. Il prit la forme d'un vieux mendiant et s'en alla demander une poire à celui qui en ce moment faisait sa tâche de gardien.

Le jeune homme cueillit une poire, et, la remettant au vieillard :

— Celle-ci, dit-il m'appartient, je n'oserais vous donner celles qui appartiennent à mes frères.

L'ange le remercia et le lendemain revint près de l'arbre gardé par un autre des frères et fit la même demande que la veille.

— Voici, dit le jeune homme, une de mes poires. Je n'oserais vous donner celles qui appartiennent à mes frères.

Le troisième jour, l'ange s'approcha du troisième frère et lui adressa la même requête, et fut charitablement accueilli comme les jours précédents.

Le lendemain matin, il entra sous un vêtement de moine dans la demeure des frères et leur dit :

— Venez avec moi, je veux vous faire du bien. Il les conduisit au bord d'une large rivière, et là, dit à l'aîné :

— Que désirez-vous ?
— Je désirerais, répondit-il, que toute cette eau fut changée en vin et m'appartint.

L'ange fit avec sa crosse le signe de la croix. Tout le bassin de la rivière fut aussitôt changé en vin. Des ouvriers fabriquèrent des tonneaux, des maçons construisirent un village, et l'ange dit à son jeune protégé :

— Voilà ce que vous désirez. Cela vous appartient.

Il conduisit ensuite les deux autres dans une prairie où voltigeait une quantité de pigeons, et il dit au second des frères :

— Que désirez-vous ?
Je désirerais que tous ces pigeons fussent changés en moutons et m'appartinissent.

L'ange fit avec sa crosse le signe de la croix et le changement fut accompli. Sur le sol s'éleva un bâtiment où des femmes portaient le lait des brebis, faisaient des fromages fondaient du suif et une boucherie où l'on dépeçait et vendait des quartiers de moutons. Bientôt un beau village fut construit dans cette riche prairie.

— Voilà, dit l'ange au jeune homme, ce que vous avez désiré.

Puis il se remit en marche avec le frère cadet, et chemin faisant il lui dit :

— Et vous que désirez-vous ?
— Je voudrais avoir une vraie pieuse femme.

— Ah ! répliqua l'ange, ce n'est pas facile à trouver. Je ne connais dans le monde que trois pieuses femmes dont deux sont mariées ; la troisième, libre encore, est la fille d'un roi, et deux rois veulent l'épouser.

Le jeune voyageur, accompagné par l'ange, alla demander en mariage la pieuse fille.

Le roi dit à ses courtisans :

— Quelle singulière chose ! Deux rois aspirent à épouser ma fille et voici deux étrangers qui ont la même prétention, avec une apparence de mendiants.

— Faites un essai, dit l'ange. Ordonnez à la princesse de planter dans son jardin trois branches de vigne. A chacune de ces branches elle donnera le nom d'un de ses prétendants et celui dont on verra demain le rameau couvert de vignes sera son mari.

Cette proposition fut acceptée. Le lendemain deux des rameaux de vigne étaient tels qu'on les avait vus la veille, tandis que celui auquel la princesse avait donné le nom du jeune voyageur était chargé de grappes superbes.

Le roi, ne pouvant retirer sa promesse, maria sa fille au pauvre inconnu. L'ange conduisit le jeune couple dans une maison, modeste habitation au bord de la forêt, puis disparut.

L'année suivante, il voulut savoir ce que devenaient ses protégés.

Sous la forme d'un vieux mendiant, il s'approcha de l'aîné des frères qui possédait la miraculeuse rivière, et lui demanda un verre de vin.

— Allons donc, répliqua rudement le riche propriétaire, si je devais donner un verre de vin à tous ceux qui m'en demandent, je n'aurais plus rien pour moi.

L'ange fit le signe de la croix. A l'instant, l'eau coula comme par le passé dans le lit de la rivière, et il dit à l'avare vigneron :

— La fortune ne vous était pas bonne. Retournez chez vous et prenez soin de votre poirier.

L'ange s'en alla près du second frère et demanda un morceau de fromage.

— Non, non, répliqua durement cet autre riche propriétaire. Si je devais donner un morceau de fromage à quiconque en demande, bientôt je n'aurais plus rien pour moi.

— Allez, dit l'ange en faisant d'un signe disparaître les moutons, la fortune ne vous est pas bonne, retournez chez vous et prenez soin de votre poirier.

Il se rendit alors à l'humble habitation des jeunes mariés, et demanda un gîte pour la nuit. Tous deux le reçurent cordialement, et lui dirent :

— Excusez-nous si nous ne vous traitons pas comme nous le voudrions. Nous sommes pauvres.

— Ne vous inquiétez, pas répondit l'ange ; de ce que vous voudrez bien me donner, je serai très content.

Que faire ? les pauvres époux n'avaient ni farine, ni blé, ils en étaient réduits à pétrir l'écorce des arbres.

Avec cette écorce la jeune femme prépara un pain et le déposa dans un vase en terre pour le faire cuire, puis se mit à causer gracieusement avec l'étranger. Un instant après, elle enleva le couvercle du vase, et au lieu de la rude pâte d'écorce, elle trouva un superbe pain de pur froment.

— Dieu soit loué ! dit-elle avec son mari. Notre hôte sera mieux traité que nous ne l'espérions.

Elle mit ce beau pain sur la table, puis apporta une cruche d'eau, et à l'instant cette eau se changea en vin. L'ange fit le signe de la croix sur la cabane. A sa place aussitôt s'éleva une grande habitation complètement meublée.

L'ange bénit les jeunes époux et ils vécurent heureux.

XAVIER MARMIER

— On obtient un bon vernis pour gravures en faisant fondre à chaud et réduire par l'ébullition, jusqu'àux deux tiers du volume, benzoin et cire blanche, une demi-once de chaque dans quatre onces d'huile de lin.

Après la grippe, si vous êtes faible, courbaturé la Sarsepareille de Hood vous rendra la santé et la force.